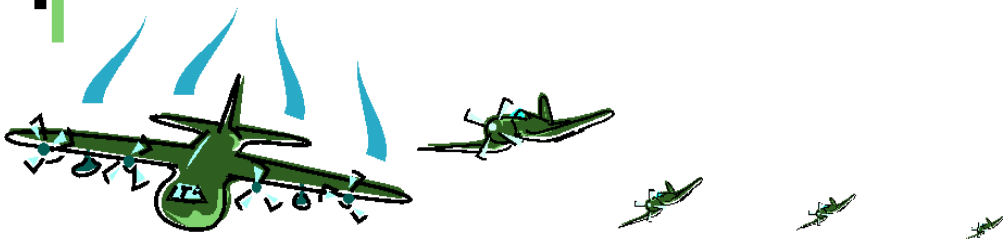


Voici un manuscrit que nous a fait parvenir Madame Mireille Sourdou, membre de la Société patrimoine et histoire de l'île Bizard et Sainte-Genève.

Bonne lecture!

*Une petite fille pendant la  
Seconde Guerre Mondiale*

*Mireille Confartini-Lourdou*



## Préface

Fillette d'origine Corse, l'île de beauté, Mireille Confortini alors âgée de 8 ans a suivi sa famille en France en 1943, pendant l'occupation allemande. Elle a fait toutes ses études à Paris et a ensuite décidé d'émigrer au Canada au mois de mai 1964. C'est à Montréal qu'elle est devenue M<sup>me</sup> Sourdou, a fondé sa famille, a donné naissance à son fils Robin et a adopté deux autres enfants.

En décembre 1976, la famille est venue s'établir dans l'île Bizard, étant l'une des premières à emménager dans le nouveau lotissement de Campeau. Or, en 1978, l'île Bizard célébrait le 300<sup>e</sup> anniversaire de la création de la seigneurie de l'île Bonaventure, qui prit plus tard le nom d'île Bizard, patronyme de son premier seigneur, Jacques Bizard.

À cette occasion, M<sup>me</sup> Confortini-Sourdou créa et monta une pièce de théâtre sur l'histoire de l'île Bizard, *L'isle du bout de l'isle*, en s'inspirant du livre *Histoire de l'île Bizard*, paru deux ans plus tôt, en 1976. Elle fonda alors la troupe *La Bizarrierie*, qui existe encore dans l'île. En 2003, lors du 325<sup>e</sup> anniversaire de la seigneurie de l'île Bizard, elle a repris le flambeau et a créé la pièce *Le Banquet seigneurial*, sur la scène du Centre socioculturel. Mais ce n'est pas tout, elle fonda au moins sept autres troupes de théâtre pour interpréter des pièces qu'elle créait au fur et à mesure, toujours à titre bénévole. Montées dans des prisons, poste de police, maison de la culture, Clubs Optimistes de Dorval et de Pierrefonds, et enfin à la résidence Vent de l'Ouest, ces pièces, tant historiques qu'humoristiques, ont toujours suscité un grand enthousiasme chez les spectateurs comme chez les comédiens amateurs qui les interprétaient. Plusieurs de ses œuvres ont de plus le mérite de s'inscrire dans l'effort de sensibilisation à l'histoire qui fait partie de la mission de la Société patrimoine et histoire de l'île Bizard et Sainte-Geneviève.

Par ailleurs, M<sup>me</sup> Confortini-Sourdou donne des cours de musique à Sainte-Geneviève depuis 1977 et elle monte des spectacles de fin d'année pour ses élèves. Combien de

personnes et d'enfants de notre région ont ainsi pris goût à la musique et acquis une formation en ce domaine grâce à ses talents de professeure et de musicienne!

M<sup>me</sup> Mireille Confortini- Sourdou, qui nous révèle ici un aspect inédit de la guerre de 1939-1945 vue par ses yeux d'enfant, est donc une femme de musique et de théâtre dont les talents ont grandement enrichi notre région.

Éliane Labastrou

# I

Un samedi matin du mois de mai, le 11 exactement, en 1935, vers huit heures, mon frère René partit pour l'école.

Et quand il revint vers 11 heures et demies, grosse surprise. Maman était couchée dans son lit. Elle tenait dans ses bras, un petit paquet enveloppé de linge bleu. À l'époque, à Marseille, les filles étaient habillées de bleu, couleur de la Vierge Marie, contrairement à Paris, où le bleu était la couleur des garçons et le rose celle des filles.

Mémé, souriante, annonça à René :

-Voilà. Tu as une petite sœur.

René s'approcha, admiratif, devant ce petit paquet, qui dormait paisiblement. Il savait depuis quelque temps qu'un nouveau personnage allait faire irruption dans la famille, mais on ne lui disait jamais quand, ni ce que ce serait. Un petit frère, une petite sœur ?..... Personne ne semblait être au courant de ce que voulait Maman. Voilà bien les secrets incompréhensibles des grandes personnes. (S'il n'y avait que celui-là ! ...)

Soudain, l'air inquiet, il demanda:

-Elle est bien petite. Quand est-ce que je pourrai jouer avec ?

-Attends un peu qu'elle grandisse, répondit Mémé.

Et René, soudain, poursuivit :

-Je voudrais qu'on l'appelle Giselle ou Raymonde.

-Beurk, répondit Maman, choquée. J'ai déjà choisi son prénom. Nous l'appellerons Mireille. Mais pourquoi, Giselle ou Raymonde ?

-Parce que, dans ma classe, Roger a eu une petite sœur qui s'appelle Raymonde et Jean-Claude en a eu une qui s'appelle Giselle.

Mais Maman lui expliqua :

-Nous sommes à Marseille, et Mireille est un prénom choisi par le poète Frédéric Mistral. À Marseille, beaucoup de filles s'appellent Mireille. Je trouve ce prénom très joli.

-Ça fait rien, ça. On le connaît même pas ce poète. J'aurais préféré faire comme Roger et Jean-Claude.

-Papa va être content. Il voulait une fille.

Papa était en voyage. Il était officier dans la Marine Marchande sur les longs courriers. Il se trouvait en ce moment quelque part entre Marseille et Saïgon, à moins que ce ne soit Hong Kong ou Tokyo.

Papa nous aimait beaucoup mais il était très sévère, particulièrement avec René.

Il rentrait de voyage les bras chargés de surprises. Dès qu'il avait vu ses cadeaux, René demandait :

-Tu repars quand ?

Il faut dire que René était très .....turbulent ; (quel euphémisme !).

À son arrivée, Papa demandait :

-Qu'est-ce qu'il a inventé, cette fois, René ?

Et Mémé qui pourtant adorait René ne pouvait s'empêcher de dresser la liste des bêtises. Alors, Papa sortait le martinet. Chaque bonne famille, à l'époque se devait de posséder un martinet. C'était un fouet fait de lanières de cuir qu'on appliquait sur les fesses des enfants. Aie, aie, aie... Moi je n'y ai jamais goûté mais René en a eu plus que sa part.

Un jour, Papa ne trouva plus le martinet :

-René, où est passé le martinet ?

-J'en sais rien, déclara innocemment René.

Personne n'en crut rien. Mais, au début de l'hiver, quand le froid dénuda les arbres, on aperçut le martinet accroché à une branche dépouillée de ses feuilles.

Mon frère était au comble de la joie, quand Papa arrivait de voyage, d'abord pour les cadeaux, puis quand il allait au bateau chercher Papa. Celui-ci envoyait son boy pour amener Maman et René à sa cabine. Le boy était un immense Sénégalais qui attrapait René d'une main et le déposait sur son épaule. René n'en croyait pas ses yeux et arrivait dans la coursive, l'air fier et rempli d'admiration pour cet homme. Quelques jours plus tard, une voisine demanda négligemment à René ce qu'il voudrait faire plus tard et sans attendre, celui-ci répondit :

-Je veux être un noir comme le boy de Papa.

Ensuite, il y avait les coups de martinet.

Puis venaient les leçons d'éducation et de savoir-vivre. Papa, en sa qualité d'officier prenait ses repas à la table du capitaine, en compagnie des voyageurs de classe. Toute la royauté d'Europe y passait. Si, par malheur, en mettant la table René mettait la fourchette à droite de l'assiette, les remontrances arrivaient illico. Automatiquement, René bougonnait :

-On ne reçoit pas le roi Victor Emmanuel.

Et automatiquement aussi, une gifle suivait :

-Tiens, ça, c'est de la part du roi d'Italie.

René restait stoïque. L'habitude... n'est-ce-pas ? C'est moi qui hurlais :

-Non Papa. Sois gentil avec René.

Et enfin, bonheur suprême, le jour du départ de Papa arrivait. René exultait. Il allait enfin pouvoir reprendre les commandes de la famille auprès de Maman et Mémé.



## II

Jusqu'à l'âge de deux ans, nous restâmes à Marseille, avec quelques voyages en Corse, où demeurait toute ma famille du côté de Maman. Mémé avait d'ailleurs regagné sa maison de Muro en Balagne.

Muro est un joli village accroché au flanc d'une montagne abrupte, (le mur ou il muro) créé par les Romains vers les Xème ou XIème siècle. C'est René qui installera l'eau, bien des années plus tard avec toilettes, évier et salle de bains. Nous n'avions pas non plus d'électricité. D'affreuses et malodorantes lampes à pétrole nous éclairaient, dessinant sur les murs, au fur et à mesure de nos pas, d'étranges dessins qui nous terrifiaient, mes cousines Fifi, Cécile et moi. Papa installera l'électricité en 1948. Inutile de dire combien (sur ce plan là) je regrettais la jolie maison de mes grands-parents paternels de Marseille, avec son immense salle de bains tapissée de carreaux de faïence de Delft. À Muro, c'était une douche par semaine dans une grande bassine installée dans la salle de séjour.

Puis, mes parents déménagèrent à Paris, dans un appartement très sombre, (avec eau et électricité, quand même ...) non loin de l'église Saint-Germain des Prés.

J'ai peu de souvenirs, de cette période, évidemment. Je ne sais que ce dont on parlait dans la famille.

Cette année-là, en 1939, j'avais donc quatre ans, je partis pour Muro avec René, âgé de 11 ans.

Maman était restée à Paris avec Papa qui avait quitté la Marine pour travailler au centre de transmissions du ministère de la Guerre (rebaptisé depuis, ministère de la défense nationale).

Fin août, Maman invita des amis à dîner. Elle prévoyait faire un couscous.

La nuit précédant son dîner, vers 3 heures du matin, on sonna à la porte. Un militaire se tenait là, l'air grave, un papier à la main :

\_Monsieur Confortini, suivez-moi immédiatement. La guerre est déclarée. J'ai ordre de vous ramener au ministère sur le champ. Le gouvernement doit se replier vers une destination inconnue.

-Bien, dit Papa, mais laissez-moi le temps de faire ma valise.

-Non. Pas le temps. J'ai des ordres.

-Mais j'aimerais dire à ma femme où je m'en vais.

-Non. Il n'y a pas une minute à perdre. Je regrette. Mais ce sont les ordres. Je n'en sais pas plus que vous.

Dépité, mon père enfila à la hâte une chemise et un pantalon et suivit l'émissaire, malgré les larmes de Maman.

Maman retourna dans sa chambre et sortit son chapelet. Elle égrenait les « Je vous salue Marie » remerciant le ciel que René et moi soyions à l'abri à Muro.

Ce n'est que quelques mois plus tard qu'elle apprit que Papa se trouvait à Pau, dans les Pyrénées.

Bien entendu, le couscous fut annulé, à cause des Allemands. Bien des années plus tard, à Muro, ma mère décida à nouveau de faire un couscous avec ma tante Angèle. Malheureusement, la veille, mon oncle Noël, le frère de Maman, glissa sur une pierre mouillée et se cassa la jambe.

Maman, affolée, annula le couscous et jura de ne plus jamais ni cuisiner ni manger de couscous de sa vie et elle tint parole. Ce ne fut que bien des années plus tard, après la mort de Maman que je fus initiée aux délices de ce plat.

Restée seule à Paris, Maman ne pensait plus qu'à une chose : retourner à Muro auprès de sa famille et surtout de ses enfants. Mais les Allemands avaient institué une ligne de démarcation qui coupait la France en deux parties, le nord

occupé et le sud en zone libre. Et pour passer cette ligne il fallait une raison valable, aux yeux des Allemands.

Un jour, une amie, Madame Lefèvre qui habitait aussi rue des Saints-Pères, lui apprit qu'elle avait trouvé un filon. Un homme résidant près de cette fameuse ligne pouvait faire franchir ladite ligne avec des faux papiers à quiconque disposait d'une somme importante. Maman, folle de joie fit aussitôt sa valise.

Durant le voyage, soudain : l'horreur ! Maman se mit à pleurer. Superstitieuse à l'extrême, elle s'aperçut que ce jour-là était un vendredi 13.

-Ah non! Je ne passerai pas la ligne un vendredi 13.

-Mais voyons, Madame Confortini, laissez donc ces superstitions d'un autre âge. Moi, je suis partie, j'y vais. Ce n'est pas un vendredi 13 qui va m'arrêter.

En arrivant chez le passeur, Maman demanda timidement si elle pouvait remettre cette épopée au lendemain.

-Absolument pas, répondit celui-ci. On ne sait jamais de quoi demain sera fait. Vous passez aujourd'hui, ou jamais. Les faux-papiers sont prêts.

Madame Lefèvre, triomphante, déclara :

-Je vous l'avais bien dit. Laissez donc vos superstitions de côté. C'est plus important de revoir vos enfants que ces histoires de sorcières.

Alors, Maman, docile, mais la mort dans l'âme se prépara à passer la première.

Elle tremblait de tous ses membres quand l'Allemand scruta ses papiers. Il ne trouva rien à redire et Maman, malgré le vendredi 13, se retrouva au-delà de la ligne en toute quiétude. Elle sortit son chapelet, en attendant Madame Lefèvre.

De l'endroit où elle se trouvait, tapie, elle aperçut soudain la voiture du passeur. Enfin, elles allaient pouvoir poursuivre leur voyage vers la liberté.

-Mais qu'est-ce-qu'ils font ? C'est bien long.

Le passeur sortit de sa voiture, suivi de Madame Lefèvre et ils entrèrent tous deux dans le bureau, sous le regard de l'Allemand qui pointait son arme vers eux.

Un rosaire entier plus tard, Maman vit sortir le passeur et Madame Lefèvre qui, le mouchoir à la main s'essuyait les yeux. Tristement, elle les vit remonter en voiture et repartir vers le nord.

Maman sanglotait :

-Elle n'avait pas peur du vendredi 13.

## IV

À Muro, je commençais l'école maternelle. Grâce aux exigences de Papa, je savais lire, écrire et compter de zéro à l'infini et à l'envers de 20 à 1. (De toute ma vie, je crois, ce fut ma seule excellence en mathématiques). La maîtresse, Madame Bardenèche, m'aimait bien. Elle n'était pas Corse et venait d'une petite ville des Alpes ainsi que son mari et tous deux parlaient le corse avec un accent épouvantable qui nous faisait bien rire. Mais le couple était très aimé dans le village.

Un beau jour, les cloches se mirent à sonner un air que je ne connaissais pas. Mémé et sa sœur, tante Lélè m'annoncèrent que les Italiens arrivaient. Ceux-ci étaient alliés aux Allemands, donc, ils étaient nos ennemis.

Nous ne comprenions pas grand-chose à l'histoire. De plus, cela ne changea rien dans notre vie, puisque nous nous rendions chaque jour à l'école. Des soldats habillés de vert sillonnaient les rues du village, mais personne ne les saluait. Les Corses faisaient comme s'ils n'étaient pas là.

Un soldat qui se prénomma Leonardo entra en contact avec nous, les enfants. Il parlait comme nous, même mieux que notre maîtresse, car son accent était identique au nôtre. Il chantait pour nous, les enfants, en s'accompagnant à la guitare et nous apprenait des jeux. Un jour, il nous composa à chacun un poème sur notre prénom. Toute fière, j'apportais mon poème à la maison et le montrais à Tante Lélè. Celle-ci, furieuse, voulut me le prendre et comme je me mis à pleurer en disant que je voulais le garder, elle me dit :

-Il ne faut pas parler aux Italiens. Ce sont nos ennemis.

-Comment ça, nos ennemis ? Leonardo était si gentil. Un ennemi, ça raconte donc des belles histoires aux enfants, ça chante pour eux, ça leur écrit des poèmes ? Je n'étais pas sûre de comprendre ce qu'était réellement un ennemi.

-Ne cherche pas à comprendre. Écoute ce que je te dis et ne parle plus à Leonardo ni aux autres.

Bon ! Encore une chose incompréhensible que nous, les enfants, devons accepter sans poser de questions. Dieu ! que nous étions dociles....par comparaison à nos propres enfants qui nous ont appris à dire : parce que...

Par la suite, j'ai entendu des histoires toutes plus incroyables les unes que les autres.

Les Italiens descendaient dans les jardins des villageois et saccageaient tout.

Les amandes encore vertes étaient cueillies et jetées. Les tomates étaient arrachées de leur tige avant de murir. Bien des habitants prirent l'habitude de passer la nuit dans leur jardin.... pour décourager les intrus. Pourtant, j'avais toujours de quoi manger. Rien ne changeait dans ma vie quotidienne. Il faut dire que tante Angèle et tonton Noël exploitaient un café au centre du village. Je n'ai jamais su comment ils se débrouillaient mais, notre table était toujours bien garnie. Il y a une chose certaine cependant, c'est qu'ils n'ont jamais fait de trafic avec l'occupant. Tout se sait dans un petit village et nous n'avons jamais souffert d'ostracisme.

C'est dans ce petit café que me vînt cet amour pour les jeux de cartes. Les hommes venaient tous les jours prendre leur café et une petite eau-de-vie que tonton Noël sortait de dessous son comptoir. Ils jouaient à la belote, au valet de pique, à brisque, scoba et autres. J'observais, j'apprenais et je finis par connaître toutes les règles des différents jeux. Un jour, un petit vieux se trompa de carte

(volontairement ou par inadvertance) et comme je le signalais, je reçus les félicitations des adversaires et l'ordre d'aller jouer ailleurs du joueur incriminé.

Puis, un jour, j'entendis dire que les Italiens avaient saccagé la maison natale de Christophe Colomb, dans la citadelle de Calvi, à vingt-deux kilomètres de Muro. Les Corses sont certains que Christophe Colomb y est né, alors que les Italiens privilégient Gênes comme la seule ville natale de ce grand homme. Jaloux, ils détruisirent la preuve de nos allégations. Depuis, j'ai appris qu'en tout, vingt-deux villes dans le monde, se croient, assurément, la seule ville natale de ce découvreur. L'Espagne avance que Valladollid serait la véritable ville natale. Le Portugal n'est pas en reste puisqu'on y apprend que ce grand marin viendrait de Vila de Cuba (nom qu'il aurait donné à l'Île des Caraïbes en souvenir de son lieu de naissance). Barcelone en fait un catalan, puisqu'elle aussi se met sur les rangs de ce lieu de naissance mystérieux. En fait, il n'y a que sa propre mère qui pourrait le dire, mais il y a belle lurette qu'elle n'est plus en état de le faire. Depuis, les Corses ont dû se résoudre à installer une plaque - souvenir sur ce lieu fatidique..... que les touristes italiens visitent !!!....

J'étais outrée. Serait-ce donc vrai que les Italiens sont nos ennemis? Il y a sûrement du vrai dans cette histoire, mais, définitivement, cela ne concerne pas Leonardo. Un gars qui chante si bien, qui rit tout le temps et qui écrit de si beaux poèmes ne peut pas être l'ennemi de quelqu'un. Je voulais continuer à l'aimer, à prier pour lui et à lui parler en cachette de tante Lélè et Mémé.

À Muro, nous n'avions pas d'eau courante à la maison. Des fontaines étaient placées un peu partout dans le village, dont une, au pied de notre escalier. Tous les voisins venaient plusieurs fois par jour chercher de l'eau et en profitaient pour alimenter les cancons. Je me souviens d'une histoire qui avait fait grand bruit à l'époque.

Nous avions deux couples voisins, les Franceschini et les Colonna. Les femmes s'entendaient très bien, mais les hommes étaient toujours en chicane. Et

un jour, ce qui devait arriver arriva. Ils échangèrent, en plus des paroles, des coups de canne. Le voisin lésé fit appel à la justice. À l'époque, c'est la cour de Justice qui faisait régulièrement le tour des villages corses pour régler les litiges.

Le juge écouta le plaignant :

-Monsieur le juge, il m'a donné trois coups de bâton.

Le défendeur :

-Non, Monsieur le juge. J'en ai donné deux seulement.

-Non, non, j'en ai reçu trois.

Le juge, excédé et probablement pressé d'aller prendre son pastis chez Tonton Noël, leur commanda :

-Mettez-vous d'accord, c'est deux ou trois coups de canne ?

Et le défendeur d'annoncer, très sérieusement :

-Bon, Ça va, comme ça. Monsieur le juge, marquez trois, car le troisième, je vais le lui donner en sortant....

Cette histoire alimenta les ragots pendant longtemps et les femmes venaient plus souvent que d'habitude chercher leur eau à la fontaine. Il y avait les pro-plaignants et les pro-défendeurs.

Puis un jour, Mémé tomba malade. Une pleurésie. Vite, on envoya chercher la « signatora », genre de guérisseuse. Celle-ci accourut faire « l'œil » à Mémé. Toute une cérémonie. Elle prit une petite assiette, y versa un peu d'eau. Puis, elle commença ses prières. Ensuite elle trempa son doigt dans un autre récipient contenant de l'huile et en jeta quelques gouttes dans l'eau, toujours en marmonnant ses prières secrètes. Si les gouttes demeuraient bien rondes, comme des yeux, les



augures seraient bénéfiques. Le malade allait guérir, mais si les gouttes s'aggloméraient les unes aux autres, le pire était à craindre.

Quelques années auparavant, lors d'une forte rougeole, l'œil avait prédit ma guérison. C'est ainsi que je peux me rappeler cet épisode aujourd'hui, mais pour Mémé, la signatora hocha la tête tristement. Tante Lélè se mit à pleurer et moi aussi.

Mémé, ma Mémé chérie, je ne la verrai plus. Elle ne me chantera plus de berceuse corse. Elle ne me racontera plus de contes traditionnels de notre belle Corse. Nous restions, toutes deux, assises au coin du feu, chaque soir. Je posais ma tête sur les genoux de Mémé et celle-ci cherchait si j'avais des poux, en chantant. Pourtant, je n'ai jamais eu une tête à poux (mes enfants non plus d'ailleurs). Mais une seule fois, à l'école, l'infirmière qui fouillait dans la tête de tous les enfants avec deux petits bâtons, en découvrit un sur ma tête. Aussitôt, elle me mit l'index à l'endroit fatidique et me pria de courir à la maison demander à Mémé de me faire un shampoing à la Marie-rose. (C'est la mort parfumée des poux, disait la publicité). Honteuse, je dus rentrer chez moi en courant, l'index toujours pointé sur le lieu du crime. Et, comble de malheur, il me fallut traverser la place du café de Tante Angèle, sous l'œil goguenard des joueurs de cartes qui avaient compris le pourquoi de la chose.

Mais revenons à Mémé. On expédia aussitôt un télégramme à Maman qui arriva deux jours plus tard avec Papa. René était resté à Marseille.

Maman n'eut que le temps de recueillir les derniers mots de Mémé qui ferma définitivement les yeux.

Alors commencèrent les veillées mortuaires, à la maison, comme il se doit. Lily Parigi, la « grenouille de bénitier » de service arriva le premier soir avec son prie-Dieu. Toute la famille réunie dut alors, subir les litanies.

- Sainte Marie dit-elle.

- Priez pour nous, répondions-nous en chœur.

Puis une kyrielle de Saints défilèrent, et toujours nous devions répondre, avec cœur au début, puis de plus en plus mollement par la suite : priez pour nous.

Papa, étouffait des bâillements et regardait Maman d'un air interrogatif. Celle-ci ignorait ses demandes déguisées.

Enfin, la fatigue eut raison de tout ce beau monde.

À leur départ, Papa éclata :

-Mais, enfin où est-elle allée chercher tous ces noms-là? Je ne savais pas qu'il y avait autant de monde au paradis.

Et Maman de répondre, nonchalamment :

-Tu vas voir que demain soir, elle en trouvera d'autres.

-Ah non, s'écria Papa. Pas encore demain soir ! Tu vas m'excuser mais je vais me trouver une obligation ailleurs.

-N'y pense pas, déclara Maman. Si j'enterrais ma mère sans que son gendre assiste à la veillée, on en parlerait longtemps dans le village et on nous montrerait du doigt. Suprême affront !

Alors, la mort dans l'âme, Papa dut se résoudre à apprendre qu'au paradis, il y avait encore de nombreux saints dont il n'avait jamais soupçonné l'existence.

Il faut dire que Papa et la religion ne faisait pas bon ménage. Ce n'est qu'après sa mort, que nous apprîmes qu'il était probablement franc-maçon.

Papa, évidemment parla de la guerre. Il raconta les bombardements de Marseille. Moi, je croyais qu'un bombardement, c'était une procession comme celles que le curé organisait le dimanche aux Vêpres à travers le village, et qu'on faisait du bruit avec des tambours.

Maman m'expliqua que des avions parcouraient le ciel et lâchaient des bombes sur les maisons, tuant les habitants. J'ouvrai de grands yeux. C'était donc ça la guerre? Mais c'est terrible.

Je voyais souvent des avions traverser le ciel et parfois, je me prenais à espérer qu'ils lâchent une bombe, oh, juste une toute petite, mais pas sur notre village, juste dans la campagne, sans tuer personne, pour voir ce que ça ferait.

Trois jours après l'enterrement, nous fîmes nos adieux à toute la famille et nous partîmes en cabriolet (tiré par un cheval) vers Ponte-Leccia, puis en train jusqu'à Bastia. Tonton Noël avait une auto. Il avait été un des premiers habitants de Muro à acheter une telle merveille, bien avant ma naissance, mais les Italiens avaient réquisitionné toute l'essence pour leurs propres besoins. Alors, il ne nous restait plus qu'un vieux cabriolet et un cheval pour nous amener au train, puis à Bastia où nous devions prendre le Cynos, un bateau qui me paraissait somptueux et énorme. Il fallait que Papa et Maman arrivent le plus vite possible à Marseille où René était pensionnaire chez des voisins amis, car il devait continuer à aller à l'école.

C'est là que je commençais à comprendre ce qu'était LA GUERRE.

## V

À Bastia, nous avons passé la première nuit chez des amis. Nous étions chargés comme des mulets. L'humanité a inventé très tôt la roue qui changea le mode de vie des hommes, mais il fallut attendre encore bien des siècles pour qu'un génie méconnu invente les roulettes aux valises. Bienheureuses valises à roulettes!!! Et le lendemain matin, nous nous rendîmes au bateau. Après une longue attente, des soldats qui n'avaient rien du sourire de Leonardo, vinrent nous dire que le Cyrnos n'appareillerait pas ce jour-là non plus.

Retour chez nos amis.

Le lendemain, même scénario.

Le 3<sup>ème</sup> jour, un soldat italien se présenta et demanda à parler à Papa.

-Veuillez me suivre, lui dit-il. Le commandant général veut vous voir.

Maman, en larmes, s'accrocha à Papa.

-N'y va pas. Je t'en prie.

Le soldat d'un air peu aimable, repoussa Maman et Papa dit à Maman.

-Ne crains rien. Je vais voir ce qu'il veut et je reviens.

Alors, Maman, d'un trait de génie lui dit :

-Emmène Mireille avec toi. J'espère qu'ils ne seront pas trop méchants avec une petite fille. (Elle ne connaissait pas encore la barbarie allemande, pour qui, je n'aurais rien eu d'une monnaie d'échange).

Et je partis avec Papa.

À notre arrivée au siège du gouvernement temporaire italien, on nous fit attendre dans une petite pièce, puis un autre soldat vint nous chercher.

Le commandant-général était assis à son bureau. Il entra aussitôt dans le vif du sujet :

-Monsieur Confortini, j'ai vu dans la liste des passagers que vous êtes officier radio?

- Mais oui, Monsieur, répondit Papa étonné.

L'autre continua :

-J'ai ici, une TSF (c'est ainsi qu'on nommait les postes de radio à l'époque). Elle ne fonctionne plus et je n'ai pas un seul être intelligent autour de moi qui soit capable de la faire fonctionner. Tous des imbéciles et des ignorants! Voulez-vous la regarder?

Papa n'en croyait pas ses oreilles et répondit :

-Je vais toujours essayer.

Et il se mit à l'ouvrage.

Pendant ce temps, le commandant-général me donna un petit biscuit. Oh, bien sûr, il n'avait pas le sourire de Leonardo. Mais je ne comprenais rien encore au terme : ennemi.

Lui aussi, était un ennemi, bien plus important que Léonardo et il me donnait un biscuit. Ah! Les secrets des grandes personnes.... Je ne savais plus qui croire.

Mais je n'allais pas tarder à le savoir.

Au bout de quelques minutes, Papa se redressa, tout fier. La radio faisait entendre une petite musique qui amena un sourire sur le visage du Commandant-général.

-Merci, beaucoup, dit celui-ci. J'ai bien fait de vous faire venir.

Et il sonna un soldat qui nous reconduisit en voiture jusqu'à la maison.

Maman, les yeux rouges et son chapelet à la main, était tout sourire.

-Merci Mon Dieu.

Mais Papa avait appris une nouvelle alarmante. Les Italiens voulaient que le Cynos parte tous feux allumés le soir ou alors, de jour. Le commandant du Cynos tenait bon et refusait, ne voulant pas être la cible des tirs italiens.

Pendant huit jours, nous fîmes l'aller et retour au port. Au bout de huit jours, les Italiens donnèrent l'autorisation de partir à la nuit tombée, tous feux éteints. Mais ce jour-là, la mer était déchainée. Quand la Méditerranée s'énerve, attention.

Mon vieux loup de mer de père, me le racontait souvent. C'est une furie. Je ne le croyais pas. Elle était si belle ma Méditerranée, d'un bleu profond et elle recelait de si bonnes choses, crabes, langoustes et autres. Mais, elle nous offre aussi de temps en temps des vagues de fond, qu'on appelle aujourd'hui des vagues scélérates, mieux nommées, à juste titre.

Maman dit :

-Le prochain bateau, le Général Bonaparte, part pour Marseille dans huit jours. Nous ferions bien mieux de l'attendre.

-Pas question, répondit Papa. Je dois reprendre mon travail et René est tout seul. Nous partons aujourd'hui.

-Eh bien, Mireille et moi, nous te rejoindrons dans huit jours.

-Absolument pas, dit Papa qui entrevoyait déjà la solution, avec un marché dont je faisais l'objet. Reste si tu veux, mais moi je pars avec Mireille.

Alors, Maman résignée, jeta l'éponge. Et le soir même, nous franchîmes à grand 'peine l'échelle de coupée qui brinqueballait dans tous les sens, à cause des vagues. Huit jours plus tard, elle se félicita d'avoir écouté Papa, car nous apprîmes que le « Général Bonaparte » avait coulé, corps et biens, sous les tirs de la marine britannique. Ah! Les Anglais... Ils ont eu Jeanne d'Arc, Napoléon, mais ils n'ont pas eu Mireille Confortini... Décidément, Maman n'avait aucun don de voyance face au danger. Après le vendredi 13, le « Général Bonaparte » le confirma.

Sur le Cynos, pas question d'avoir une cabine. Les voyages Corse-continent ne duraient qu'une nuit au maximum, donc, ils n'avaient rien voir avec le luxe des longs courriers de Papa.

Deux amis de Papa (anciens marins comme lui) voyageaient avec nous. C'étaient deux joyeux lurons, Dominique et François qui ne prenaient jamais rien au sérieux. Les parties de cartes avec eux étaient savoureuses et tumultueuses. En même temps que nous, arriva une jolie dame, plus très jeune, mais habillée d'un tailleur noir et d'un chemisier blanc brodé et d'un charmant petit chapeau à voilette, posé de guingois sur sa tête. Très élégante, elle nous gratifia d'un joli sourire. Dominique et François, galamment, s'offrirent pour l'aider à s'installer près de nous.

Nous étions dans une grande salle, sans aucun confort. Des chaises longues gisaient, pliées, à même le sol.

Aussitôt, nos trois marins, Papa, Dominique et François se concertèrent. Les rafales de vent arrivaient de bâbord. Nous devions donc nous installer à tribord. Nos chaises longues étaient calées par les valises appuyées contre les parois du bateau. La dame en noir était, elle aussi, bien installée, grâce aux soins de Dominique et François qui jouaient les jolis cœurs. Et effectivement, même la pire rafale ne parviendrait pas à nous déloger. Nous... non, mais ceux d'en face nous tombèrent dessus, sans ménagement.

À ce moment-là, je dormais, installée bien douillettement sur les genoux de Papa, quand soudain, un énorme bruit me réveilla. Quel désastre ! Les gens installés à bâbord se retrouvèrent tous à tribord, cul par-dessus tête, donc sur nous, dans une pagaille indescriptible. Apeurée, je demandais à Papa :

-Papa, est-ce que nous sommes au fond de la mer?

-Non, Bicouli, me dit-il. Si nous étions au fond de la mer, tu ne pourrais surement pas parler. Dors, nous arriverons bientôt.

Si Papa l'a dit, c'est que c'est vrai. Confiante, je me calmais aussitôt. Mais, la dame en noir était beaucoup moins confiante que moi. À ce moment-là, elle essaya de se lever, mais retomba aussitôt sur sa chaise. Alors, elle se mit à gémir.

-Mon Dieu! Il faut que j'aille à la toilette. Est-ce-que quelqu'un pourrait m'aider?

Personne ne bougea. Dominique et François, si empressés auparavant, firent mine de rien et gardèrent les yeux fermés.

La dame continua à pleurer, implorant de l'aide. Toujours aucune réaction. Pourtant les toilettes n'étaient pas loin. Elles étaient situées au fond de la salle. C'étaient des toilettes dites « à la turque », très hygiéniques, mais très peu confortables.



Soudain, elle eut une idée de génie et dit :

-Si quelqu'un m'aide à aller aux toilettes, je lui donne une bonne bouteille de vin vieux de Patrimonio. Elle n'est pas à moi, ce sont des amis qui me l'ont donnée pour leur mère, qui vit à Marseille. Que quelqu'un m'aide et je la lui donne.

À ces mots, Dominique ouvrit un œil et dit à François.

-Ma foi, une bouteille de vieux Patrimonio, ça se refuse pas. On y va, François?

Et François de répondre :

-Tu as raison. Ça vaut la peine.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Se levant, il prit la dame par un bras, pendant que Dominique tenait l'autre. Et ils partirent, tous les trois, bras dessus, bras dessous, vers le fond de la salle. La jolie dame se confondait en remerciements. Or, l'aventure ne s'arrêta pas là. La salle de toilette était étroite et ne convenait que pour une personne et non trois. Il n'était pas question de laisser cette dame faire ses besoins seule, accroupie sur les dalles « à la turque » sans rien pour se tenir.. Cependant, l'affaire pressait, alors la mort dans l'âme, la dame dut se résoudre à laisser la porte ouverte et permettre à son estomac d'abord, puis à ses intestins de se vider. Ceci, sous les yeux éberlués de bien des spectateurs.

Le mal de mer est impitoyable. Dans cette urgence, l'être humain perd toute notion de délicatesse, de pudeur et de bienséance. Maman parla longtemps de cette fâcheuse aventure.

-Pauvre dame, disait-elle. Elle a dû être honteuse jusqu'au dernier jour de sa vie, de s'être donnée ainsi en spectacle.

Dominique et François, ravis, recueillirent aussitôt le fruit de leur bonne action.

Mais le Cynos continuait sa route faisant entendre des craquements sinistres et plus en plus nombreux et inquiétants. Les vagues de plus en plus furieuses donnaient de terrifiants et tonitruants coups de butoir contre le navire. Finalement, Papa me confia aux genoux de Maman et se leva pour aller voir le commandant qu'il connaissait très bien, ayant déjà navigué avec lui auparavant. Il tituba péniblement et sortit de la salle.

Quelques minutes plus tard, il revint tout aussi péniblement et dit tout bas à Maman, Dominique et François que le Cynos était en très piteux état et risquait d'être envoyé par le fond, à tout moment. Alors, le capitaine avait expédié un SOS à la compagnie qui lui ordonna de rejoindre au plus vite, le port le plus proche. C'était Nice. Bien entendu, la compagnie Fraissinet devait prendre à sa charge les frais de voyage en train pour chaque passager de Nice à Marseille. C'était moins onéreux que de perdre bateau et passagers.

C'est ainsi que prit fin notre pénible voyage.

## VI

À notre arrivée à Marseille, après avoir récupéré René qui se croyait orphelin, nous avons passé deux jours chez mes grands-parents paternels, chez qui j'appréciais la grande salle de bain. Le lendemain matin, j'étais debout pendant que Maman me coiffait. Moi qui n'avais pas eu le mal de mer sur le Cynos, je sentais le sol tanguer sous mes pieds. Je m'écriai :

-Maman, pourquoi le plancher bouge? Nous allons tomber.

Maman se mit à rire et m'expliqua que c'était encore l'effet des vagues qui se faisait sentir.

-Attends un peu. Ça va passer.

Effectivement, cela passa le lendemain.

Finalement, nous regagnâmes notre petite maison, dans le quartier de « la Belle de Mai » et le lendemain, Papa m'inscrivit à l'école Saint Charles, rue de la Belle de Mai.

Le premier jour, je détestai cette école. La directrice haute comme trois pommes, passait son temps à hurler des ordres. Pire qu'un petit roquet!... La maitresse m'ignorait. Pour elle, je devais être une étrangère corse ou parisienne, mais pas marseillaise. J'étais loin de la gentillesse de Madame Bardeneige qui savait si bien encourager ses élèves à la moindre réussite. Heureusement, je n'y restai que deux mois.

Une très grave pénurie de denrées sévissait. Les Allemands et les Italiens s'accaparaient tout ce qui pouvait se manger. Là je compris ce que c'était l'ENNEMI. Il ne nous laissait rien à manger.

Je me souviens qu'à mon arrivée chez ma grand-mère, j'ai appris très vite ce qu'était la faim. Nous avions des cartes de rationnement avec des timbres détachables, mais cela ne servait pas à grand-chose. Les magasins étaient vides la plupart du temps. Il y avait des cartes J1, pour les enfants en bas âges, des J2 dont je faisais partie et des J3 comme René pour les adolescents. Pour avoir du lait, il fallait s'inscrire dans une crèmerie et chaque matin, le crémier écrivait sur une ardoise les initiales des personnes qu'il pouvait servir. Exemple : aujourd'hui il y aura du lait pour les J1 de A à D, J2 de T à U, et J3, rien. Déprimant!

Chaque matin, Grand-mère allait chez le boulanger, acheter du pain. Elle revenait souvent avec une petite baguette, mais certains jours, elle avait les mains vides et les larmes aux yeux. Les jours fastes (avec pain), elle sortait de son placard une balance Roberval. Sur un des plateaux de cuivre, elle plaçait de minuscules poids en cuivre aussi et sur l'autre plateau, une petite tranche de pain. Ensuite chaque tranche était enveloppée dans une serviette de table en tissu, au nom de chaque membre de la famille. Chacun savait que c'était sa ration journalière.

Mes grands-parents avaient eu un premier fils, Papa, suivi de cinq filles : Irène la douce, ma marraine qui n'aimait pas l'école, ayant parlé Corse durant toute son enfance. Elle trouvait le français trop difficile à écrire. Elle avait déjà quitté la maison paternelle avec tonton Henri que j'adorais. Ensuite venait tante Marcelle, la directrice qui régénait tout le monde dans la famille. Elle aussi, avait quitté la maison avec tonton Marcel. Tante Noélie habitait avec tonton Toussaint. Ne restaient dans la maison paternelle que les deux dernières filles, Pauline et Germaine. Cette dernière était à peine plus âgée que René et aussi turbulente. Ils se considéraient davantage comme frère et sœur que comme tante et neveu. Leurs coups pendables ne se comptaient plus. Un beau tandem qui faisait damner la famille. Moi, je trouvais cela très drôle. À mon grand-père qui un jour se lamentait en demandant au Bon Dieu, ce qu'il lui avait fait pour mériter de telles filles, Pauline lui rétorqua :

-Après tout, si je suis née, c'est pour ton plaisir.

Grand-Père faillit s'étrangler de rage.

Tante Irène revînt à la maison, quand on apprit que tonton Henri venait d'être fait prisonnier par les Allemands et expédié en Allemagne.

Alors, Tante Irène avec amour, vendait son pain le plus souvent possible pour acheter à prix d'or des gâteries qu'elle expédiait à tonton Henri, grâce à la Croix Rouge.

Quant aux légumes, c'était une véritable horreur. Maman m'avait inscrite à la cantine de l'école, croyant que j'y mangerais mieux qu'à la maison. Beurk! C'est là que j'ai développé ce dégoût des carottes, navets, rutabagas et topinambours, qu'on nous servait, cuits à l'eau, sans sel et sans beurre. Mes amies ne comprendront jamais pourquoi, depuis si longtemps, je ne me suis jamais réhabituees à ces légumes mieux assaisonnés après la guerre. Maintenant encore, pour moi, ces légumes sentent la guerre et les Allemands. La cuisinière qui nous servait, exigeait que nous finissions notre assiette avant de quitter la table. Je restais donc, une demi-heure de plus que la plupart des autres, sous l'œil terrifiant de ce garde-chiourme. Mais un jour, n'en pouvant plus, je me levais et me mis à vomir devant tout le monde. Bien m'en prit! Comment n'y avais-je pas pensé avant ? À partir de ce jour, la cuisinière, sans doute écoeurée de devoir nettoyer, ne me servit plus que de très petites portions.

Maman phantasmait :

- À la fin de la guerre, je vais m'acheter une baguette de pain, pour moi toute seule et je la mangerai en entier.

Ce qu'elle ne fit jamais.

Un jour, mon grand-père apprit qu'un fermier avait réussi à faire pousser des carottes, sans que les Allemands s'y intéressent et il en vendait. Aussitôt, Grand-Père enfourcha son vélo et partit pour une promenade de trente-cinq kilomètres. Pas la porte à côté. Mais en arrivant, frappé de stupeur, il entendit le fermier lui dire :

-Pauvre Monsieur. J'ai bien des carottes à vendre, mais ce sont des carottes fourragères, bonnes pour le bétail mais immangeables pour nous. Elles sont énormes et trop dures pour nous.

Alors, tristement et fulminant contre « ces sales Boches », il reprit son vélo pour revenir à la maison les mains vides.

Cette famine m'a donné des habitudes, dont j'ai encore quelques relents. Par exemple, quand nous avons fini de manger, nous mouillions notre index et le passons sur les miettes de pain laissées sur la table. Quand Maman faisait la cuisine, elle récurait les plats soigneusement pour ne pas perdre une seule parcelle d'aliments. Il y a quelques années, au cours d'une croisière en Alaska sur un bateau beaucoup plus somptueux que le Cynos, je parlais avec une amie et absorbée par notre conversation, je raclais consciencieusement mon assiette, quand mon amie me dit ;

-Mireille, ils vont la faire, la vaisselle.

Les Françaises étaient belles. Pas d'obésité, pas de maquillage. Les jupes avaient raccourci, cela prenait moins de tissu.

Par contre, s'il y a une chose dont je n'ai jamais manqué à cette époque de ma vie, c'est dans le domaine vestimentaire. Maman avait travaillé dans l'atelier d'un grand couturier français, Jean Patou (équivalent de Coco Chanel). Sa folie, c'était les tissus. Avant la guerre, elle avait emmagasiné des mètres et des mètres de tissus, rubans, boutons, enfin tout l'attirail d'une bonne couturière. De sorte que

j'avais toujours des toilettes à la mode avec gants et chapeaux assortis. Nous ne pouvions pas mettre un pied dans une église sans chapeau. Elle avait un talent sans pareil pour me confectionner les plus jolies robes qui faisaient l'envie de toutes mes amies à l'école. Et gare à moi, si je mettais des gants « qui n'allaient pas avec la couleur de ma robe ». J'ai un peu gardé cette habitude qui fait bien rire mon amie Réjane.

Nous n'avons jamais manqué de livres non plus. Mes parents, René et moi étions des lecteurs acharnés. Des gens dans le besoin vendaient leurs livres usagés que Papa prenait plaisir à nous acheter. Pour René, c'était la bibliothèque verte et pour moi, la bibliothèque rose. Je me lassai très vite d'ailleurs de ces pimbèches de Camille et Madeleine, trop obéissantes et saintes-nitouches. J'aimais bien mieux l'espiègle Sophie dont les malheurs m'amusaient davantage. Mais je me tournai très vite vers les livres de René (Jules Verne, Fenimore Cooper, Roger Verceel et autres) qui me faisaient voyager en rêve.

## VII

Maman écrivait régulièrement à sa meilleure amie Thérèse, restée à Paris. Elle lui racontait les disettes, les déceptions après des files d'attente de plusieurs heures, qui ne donnaient rien, car souvent, les denrées proposées étaient épuisées quand arrivait notre tour.

Thérèse lui répondit qu'à Paris, avec de l'argent, on pouvait vivre correctement, pas comme en temps de paix, mais c'était le système D.

De l'argent, mes parents n'en manquaient pas. Papa avait un bon salaire, mais même avec de l'argent, à Marseille, nous ne pouvions rien acheter ou presque. Alors, Papa décida de demander son transfert à Paris, où nous possédions toujours notre appartement Rue des Saints-Pères. Il décida donc de nous mettre dans le premier train, Maman, René et moi. Lui, il dut attendre cinq ou six mois avant de recevoir son ordre de transfert.

Thérèse avait raison. À Paris, les magasins étaient un peu mieux achalandés qu'à Marseille. Système D, encore, mais plus efficace. Maman acheta de fausses cartes d'alimentation supplémentaires qu'on ne lui refusa jamais nulle part.

Elle m'inscrivit à l'école Saint-Benoit, dans la rue du même nom. L'école Saint Benoit... le paradis après l'école Saint-Charles de Marseille. Et là, plus question de manger à la cantine.

Assez souvent, nous pouvions donc acheter, des légumes (ceux que j'aimais : pommes de terre, tomates, courgettes, aubergines, haricots verts...etc). Je me souviens que parfois, les denrées se faisant plus rares, Maman m'envoyait chez le crémier acheter le papier qui enveloppait les mottes de beurre. C'était,



paraît-il hors de prix, mais nous avons de quoi graisser la poêle à frire. Mais des friandises, non hélas. Avec nos cartes d'alimentation, nous avons droit à une tablette de chocolat par mois, OU un petit paquet de biscuits, nous les J2. Mais les Allemands prenaient plaisir à nous faire sauter bien des mois. Et souvent, nous les croisions, dans la rue, en train de les manger eux-mêmes NOS BISCUITS, sans vergogne. On était bien loin de la gentillesse de Leonardo. Il y avait vraiment plusieurs sortes d'ennemi.

René allait à l'école rue du pont de Lodi, avec un copain qui était fils d'un boulanger. Précieuse relation. De temps en temps, la boulangère demandait à son fils et deux ou trois copains de l'aider à trier les tickets des cartes d'alimentation. Travail fastidieux pour elle mais oh! combien gratifiant pour les jeunes. René revenait à la maison, les poches pleines de tickets qu'il avait subtilisés. Maman, mollement, le morigénait. Mais au moins, nous avons du pain à manger tous les jours. « À la guerre, comme à la guerre », dit l'adage.

Papa, qui avait finalement eu son transfert au ministère de la guerre, avait repris sa place de chef de famille. J'étais contente, mais René beaucoup moins.

Papa adorait la musique classique et traditionnelle. Il jouait de la mandoline et de la guitare et il avait décrété que son fils jouerait du violon et sa fille du piano, sans jamais nous demander notre avis. Par chance, j'adorais le piano, mais René détestait la musique pour en jouer lui-même. Il avait un excellent coup de crayon hérité de Maman, ce qui intéressait fort peu Papa. René tapissait sa chambre de dessins d'avions français, britanniques et américains qui descendaient en flammes les avions allemands, et les bateaux allemands également. Mais le violon ne l'intéressait pas le moins du monde. Alors, commença pour lui, une nouvelle torture. Le solfège ne représentait rien pour lui. Mais Papa prenait plaisir à le mettre dans l'embarras. À brûle-pourpoint, il lui demandait :

-René, combien de dièses dans la gamme de La majeur.

René, dont c'était le moindre de ses soucis, hésitait puis, jetai brièvement un œil vers moi. Discrètement, je lui montrais trois doigts.

-Trois dièses, je crois.

Papa finit par découvrir notre petit manège.

## VIII

L'école saint Benoît, je l'adorais, du moins lors des cours de Français, géographie, musique, enseignement ménager, mais beaucoup moins pour les mathématiques. J'avais des bonnes amies, qui m'appelaient la Marseillaise, sans animosité, car j'avais « l'assent ».

Thérèse Martin et Nicole Ash, venaient chaque jour me chercher et nous nous rendions ensemble à l'école. Le jeudi, jour de congé scolaire, (maintenant c'est le mercredi) nous allions jouer au Jardin des Tuileries, non loin de chez nous.

Souvent, même parfois deux ou trois fois par jour, la sirène retentissait. L'alerte !!! Aussitôt, nous fermions livres et cahiers et nous nous précipitions dans l'escalier pour descendre à la cave. Je jubilais quand c'était le cours de mathématiques, un peu moins pendant les cours de Français ou de géographie.

Là, dans cette cave, indifférentes à ce qui pouvait se passer au-dessus de nos têtes, les professeurs nous faisaient chanter ou nous préparaient des jeux, nous racontaient des histoires. Bienheureuses alertes ! C'était du bon temps. Nous chantions une petite chanson :

*La peinture à l'huile*

*C'est bien difficile,*

*Mais c'est bien moins beau*

*Que la peinture à l'eau.*

*Le portrait d'Hitler*

*C'est facile à faire*

*Mais c'est bien moins beau*

*Que celui d'un chameau.*

Nous avons l'impression de causer un tort considérable aux Allemands et c'était notre effort de guerre!!!

Mais un jour, un prof plus brillant que les autres, à l'appel de la sirène et nous annonça :

- Pas si vite, Mesdemoiselles (les profs nous vouvoaient). Prenez votre livre d'Histoire. Nous finirons le cours dans la cave.

Quelle horreur ! Personne n'y avait pensé avant elle. Dès ce jour, les alertes furent beaucoup moins appréciées. Le professeur aussi d'ailleurs.

Les alertes.... En pleine nuit aussi, nous en avions à n'importe quelle heure. Je suivais Papa et Maman docilement, mais René avait décrété qu'il aimait mieux mourir dans son lit que noyé dans une cave par des canalisations qui éclataient quand la maison s'écroulait. Papa et Maman, de guerre lasse, avaient obtempéré, pour une fois. Mais moi, je suivais, apeurée, me posant toujours la question :

-Quelle est vraiment la meilleure façon de mourir, écrasée sous un mur, noyée par des canalisations défoncées ou asphyxiée par les conduits du gaz de ville? Je n'ai jamais pu me décider pour la meilleure solution.

Une amie de Maman, Claire, avait passé dix-huit heures sous les décombres de sa maison bombardée avant d'être secourue, mais son mari avait eu moins de chance. Quand on a réussi à l'extirper de cet enfer, il était décédé.

René, finalement, pour éviter toute discussion, avait trouvé le moyen légal d'échapper à la cave. Il s'était engagé dans un groupe qui utilisait les adolescents trop jeunes pour faire partie des FFI (Forces Françaises Libres). Je ne me souviens

plus du nom de cet organisme. Il aidait, entre autres, à déblayer les décombres et rechercher les survivants.

Dès que la sirène faisait entendre son hurlement sinistre, il s'en allait Dieu sait où et revenait peu de temps après la fin de l'alerte. Papa et Maman lui avaient interdit de parler devant moi de « son travail ».

Les jours s'écoulaient à l'école, mais un grand changement était survenu dans ma vie et celle de mon amie Thérèse. Un jour, Nicole ne vint pas me chercher, Elle ne se présenta pas à l'école. Le lendemain non plus. N'y tenant plus, le troisième jour, j'allais chez elle. La concierge m'arrêta et me demanda ce je voulais.

-Je viens voir Nicole. Elle doit être malade. Ça fait trois jours qu'elle ne vient pas à l'école.

-Chut! Me répondit-elle. Rentre vite chez toi et ne parle plus d'elle. Les Allemands sont venus chercher toute la famille à trois heures du matin. N'en parle à personne.

C'est ainsi que j'appris que Nicole était juive. J'étais atterrée et très triste pour ma petite amie. Je n'ai jamais su ce qu'il lui était arrivé après son arrestation. Quel mal pouvait-elle leur faire à ces maudits soldats ? Aujourd'hui, soixante-dix ans après, je pense toujours à elle.

Que je les détestais, ces Allemands arrogants, supérieurs et cruels. La seule chose que j'aimais chez eux, c'est quand j'entendais les patrouilles le soir. Ils arpentaient les rues, leurs bottes résonnant sur les pavés, dans un ensemble stupéfiant, mais ils chantaient si bien. Comment des gens qui aiment tant la belle musique pouvaient être aussi insensibles dans la vie ? Ils avaient pourtant produit les meilleurs fleurons de la musique classique qui me ravissait dans mes études de piano : Bach, Beethoven, Wagner, Brahms... des compositeurs qui savaient si bien nous faire ressentir les beautés de la nature et des sentiments.

Je me souviens aussi des rafles. Cela se passait toujours dans un café-terrasse. Les Allemands fermaient toutes les portes et attendaient dehors patiemment. Les clients finissaient de siroter leur infâme ersatz de café. Malheur à eux s'ils étaient recherchés par la Gestapo et s'ils figuraient sur leurs nombreuses listes. Malheur à eux aussi s'ils étaient juifs et qu'ils n'arboraient pas l'incriminante étoile de David. Pas question non plus de la cacher sous une écharpe ou un sac à main. Dans ces cas-là, les Allemands les poussaient sans ménagement, dans un camion bâché et ensuite emmenés « Dieu sait où ». Nous, les jeunes, nous regardions sans bien comprendre alors, la terreur et la détresse des contrevenants qui savaient qu'ils prenaient leur dernière consommation de liberté.

Une dame en pleurs, un jour, nous raconta que son fils âgé de dix-sept ans avait été emmené avec toute la classe de son lycée au Mont Valérien. Les Allemands les avaient tous fusillés.

Papa lui, avait ses joujoux. En qualité de radio, il nous remplissait la maison de postes de TSF qu'il fabriquait lui-même. J'avais ordre de ne parler à personne de cet attirail. Thérèse et Nicole riaient de voir tous ces fils à travers la maison.

Chaque soir, nous écoutions religieusement la BBC. Pom pom pom pom! Les Français parlent aux Français, disait la voix du Général De Gaulle. Et à la fin de chaque bulletin d'informations, nous écoutions des messages personnels que je trouvais très drôles :

-Les carottes sont cuites. (Oh non, pensais-je, il y a des gens qui attendent de manger des carottes ?...)

-Le rossignol a chanté trois fois. (Ça, c'est plus joli).

-Nicole ira à la messe dimanche matin. (Qui ça peut intéresser ? Moi aussi j'y vais et on n'en parle pas à la radio.)

Papa, au ministère de la guerre, passait des messages au manipulateur de 21 h à 22 h. C'étaient des messages radio auxquels nous ne comprenions rien Maman et moi, mais nous les écoutions religieusement:

-Allo Jeanne d'Arc, ici Duguesclin.

Suivaient, durant une heure, des tic tic tic tac tac..... Mais à la fin, bonheur suprême, Papa ajoutait : -Bonsoir Bicouli.

Hé! On parlait de moi à la radio.

## IX

Un soir, nous étions tous réunis autour de la TSF, quand nous entendîmes :

-Les sanglots longs des violons de l'automne.

Aussitôt, Papa se redressa, avec un large sourire :

-Enfin, c'est commencé.

Qu'est-ce qui était commencé ? Énervée, je jetai un œil sur René qui ne comprenait rien non plus. Pour moi, un violon, si bien joué soit-il ne représentait que tristesse et punitions pour René.

Papa me dit :

-Les alliés débarquent. N'en parle surtout à personne à l'école pour l'instant. Il ne faut pas dire que nous écoutons la radio. Tu sais que c'est interdit.

Papa avait ses sources de renseignements au ministère. Ainsi je n'en ai jamais parlé à personne.

Je comprenais que la guerre était finie. Les ennemis allaient partir, enfin. Hélas, ce n'était pas pour tout de suite. Les Alliés devaient traverser la Normandie et arriver à Paris, où les Allemands régnaient toujours.

À Paris, rien ne changeait. Les files d'attente, les alertes, le couvre-feu à partir de 10h chaque soir. Pour moi, les Alliés étaient des fantômes.

Les alertes se faisaient de plus en plus fréquentes. Heureusement notre quartier ne fut jamais bombardé. Un soir, cependant, nous n'étions pas descendus à la cave, quand soudain, la cour s'illumina de rouge quelques secondes. Un avion en flammes, probablement !!! Mais était-il Allemand ou Britannique? À l'époque,



je savais différencier au son d'où provenaient les avions qui sillonnaient le ciel. René m'enseignait tout cela. Je crois que les Messerschmidt (allemands) avaient un moteur au son saccadé, alors que les Alliés (les Spitfire entre autres) avaient un son très régulier. À moins que ce ne soit le contraire. Ma mémoire me fait défaut.

Le lendemain, nous avons appris que c'était un avion britannique en flammes, qui était tombé devant le magasin du Louvre, non loin de chez nous. Le jeune pilote

éjecté était resté accroché à un platane, jusqu'à ce qu'un Allemand vienne le décrocher. Je n'ai jamais su ce qu'il est advenu de lui.

L'hiver fut très long et très pénible. Le charbon aussi nous était rationné. Il fallait donc éteindre le poêle la nuit pour économiser.

Dans chaque foyer, on accrochait au mur une carte de l'Europe et chacun épingleait l'avance des Alliés, de la France à la Russie.

Je me demandais combien de temps, cela pouvait prendre pour traverser la Normandie, alors que sur notre carte géographique, à l'école, elle paraissait si proche et si petite.

Puis, vers le début d'août, les combats s'intensifièrent. Mais les Boches étaient toujours là.

-Ils n'en ont plus pour bien longtemps, disait-on.

Je me demandais si vraiment je devais croire à cette belle promesse. J'avais peine à m'imaginer ce que serait la France sans ces maudits soldats allemands.

Un jour, Papa nous interdit de sortir. René, passant outre, rejoignit son organisme, au grand désespoir de Maman. Il disparut complètement. Maman et moi, nous n'arrêtions pas de prier.

Trois jours durant, nous restâmes enfermés à la maison. Puis, Papa s'enhardit. Avec son ami Jean, ils allèrent voir ce qui se passait dehors.

En revenant, il nous permit de sortir Maman et moi. Joyeuse de mettre enfin le nez dehors, je m'élançais sur le trottoir. Mais un sifflement venu de gauche et un autre venu de droite m'arrêtèrent dans mon élan. Au même moment, je me sentis tirée par ma robe en arrière et je reçus une magistrale gifle de Papa, la seule dont il m'ait gratifiée de toute ma vie. Étourdie, j'ai porté ma main à mon cou, pensant que ma tête avait été dévissée de son support. Ce ne fut que bien longtemps plus tard que je mesurais tout l'amour que mon père avait mis dans cette gifle. Il avait vraiment eu très peur.

En fait, nous habitons Rue des Saints-Pères, entre la rue de l'Université et la rue de Verneuil. Au boulevard St Germain, à ma droite, se trouvait une voiture allemande et sur les quais de la Seine, à ma gauche se trouvait une voiture pleine de FFI. Chacun, dans les deux voitures avaient un revolver à la main. Juste au moment où je sortais, ils se sont aperçus et ont tiré. Moi, j'étais au milieu. Je n'ai jamais su si quelqu'un était mort dans l'affaire, mais moi, j'avais eu de la chance. Maman tremblait de tous ses membres et Papa toujours en colère, contre les Allemands, les FFI et moi-même me fit promettre de toujours marcher derrière lui, si je voulais rester dehors, autrement je devais retourner à la maison. Ce que je promis sans hésiter.

Le lendemain, René réapparut, fier, sourire aux lèvres, armé d'un fusil presque aussi grand que lui. Il avait passé les derniers jours à défendre l'Hôtel de Ville de Paris et commença à nous raconter qu'un copain avait abattu un Allemand en lui tirant une balle dans la tête :

-Si vous aviez vu ça. Il y avait de la cervelle écrabouillée un peu partout.

Je n'en sus pas davantage, car Maman lui fit signe d'épargner mes oreilles. Mais j'étais fière de mon grand frère et je n'étais pas loin de penser que si nous avions gagné la guerre, c'était grâce à lui et à ses copains. Mon frère, ce héros...

Enfin, un jour, mon père tout fier nous annonça que la IIème DB (division blindée) du Général Leclerc était aux portes de Paris.

Le lendemain, mes parents m'emmenèrent Boulevard Saint-Germain et stupéfiée, je vis des monstres, des gros chars d'assaut stationnés un peu partout. Je n'avais vu ça que dans les dessins de René, mais là, ils étaient là, en vrai. Je m'amusais à lire leurs noms : le Vaillant, le Téméraire, l'Ours batailleur, le Jaguar, le Puma. D'autres avaient des noms dont on soupçonnait l'origine : Claudine, Charlotte, Jacqueline, Rose-Marie.

Les soldats étaient de bonne humeur. Ils me lançaient des bonbons et des denrées que je remettais aussitôt à Maman. Ils lançaient aussi des cigarettes pour la plus grande joie de Papa.

Papa alors me dit :

-Grimpe sur le char et demande une cigarette pour Papa.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Le premier soldat à qui je m'adressais, me donna en riant un paquet entier. Mais quand je me retournais pour le donner à Papa, c'est dix papas qui tendaient la main vers moi.

Tout le monde riait et était de bonne humeur. Je n'avais jamais vu ça. Chaque jour, je rentrais avec des provisions plein les bras. Papa avait découvert un soldat corse qui nous gâtait.

Par la suite, arrivèrent les Américains et les Canadiens. De grands garçons blonds aux yeux bleus, pour la plupart, ou des noirs immenses, d'une gentillesse extraordinaire. On était loin de la cruauté allemande. Tiens! Je les avais presque

oubliés ceux-là. Mais non, il y en avait encore un. Il avait, paraît-il, dix-neuf ans et avait été fait prisonnier. La première fois que je le vis, il était agité d'un tremblement continu. Il attendait d'être dirigé vers... il ne savait où et avait une peur bleue. Les Américains, cependant, lui donnaient des friandises à manger et le soignaient bien.

Et c'est là que je vécus une expérience super-importante dans ma vie, que je n'oublierai jamais.

Un Canadien me donna une friandise enveloppée dans un papier joliment décoré. Je n'en avais jamais vu. Je gardais l'objet dans mes mains, ne sachant si je pouvais l'ouvrir. Le Canadien qui parlait français comme moi, me dit :

-Mange, tu vas voir, c'est bon.

Timidement, j'ouvris le paquet et en sortis une barre de chocolat, pas comme les barres auxquelles nous avions droit, au temps des Allemands, non, une barre épaisse et bosselée. J'en mis un petit morceau dans ma bouche. C'était une barre Mars. Je n'avais jamais imaginé qu'un tel délice puisse exister. Mais qui, au monde pouvait avoir inventé un tel régal ?

J'avais envie de sauter au cou de ce Canadien aux yeux bleus. À la première bouchée, j'étais conquise et je savais que cette saveur allait rester dans mon esprit toute ma vie. Le Canadien riait et demandait :

-C'est bon ?

J'étais incapable de lui répondre, car je ne voulais pas ouvrir la bouche et je cachais prestement le reste de ma tablette, de peur qu'il me la reprenne.

La deuxième barre qu'il m'offrit dura plusieurs jours. J'en dégustai un petit morceau chaque jour. J'avais tellement peur qu'on ne m'en donne plus. La dernière bouchée était toute collante et dégoulinante dans la chaleur du mois d'août, mais elle était tout aussi délicieuse.

Aujourd'hui, encore, si je veux me faire plaisir, je m'achète une barre Mars. Et vous qui lirez ces quelques lignes, au jour du grand départ, faites-moi incinérer avec une barre Mars dans la poche.

Honnêtement, plus tard, quand nous voulions quitter la France pour un autre pays, je suis certaine que le souvenir de cette barre Mars fit définitivement pencher la balance pour le Canada.

Je les trouvais beaux ces soldats. Leur habillement, leur façon de porter l'uniforme d'une manière plus relax que les soldats français, même leur casque me séduisait. Les casques allemands étaient tellement laids...

Dehors, c'était l'euphorie. Tout le monde se parlait. On riait, on chantait. Les sales Boches avaient enfin pris leur déculottée définitive.

Mais des scènes disgracieuses avaient lieu aussi. De hordes de Français, surexcitées, tapageuses et rugissantes promenaient des femmes, à moitié nues, têtes rasées, couvertes de crachats et d'ecchymoses. C'étaient des femmes qui avaient couché avec les Allemands. Elles pleuraient, mais n'attendrissaient personne.

Des quolibets obscènes leur étaient adressés. Je ne comprenais pas et m'éloignais de ces scènes disgracieuses, trouvant préférable la compagnie des Américains et des Canadiens.

Qu'ils étaient drôles ces soldats. Ils mangeaient des choses bien bizarres. Je reçus un jour des boîtes de conserve. Le Canadien me dit :

-C'est du singe. Tu verras, c'est bien bon.

Mi-figue, mi-raisin, je les apportais à Maman qui ouvrit de grands yeux :

-Du singe ?

Papa se mit à rire.

Ce n'est pas du vrai singe. Les Canadiens et les Américains ne mangent ni du gorille, ni du chimpanzé. C'est du «corned-beef» C'est comme ça que les soldats l'appelle. Ce n'est pas mauvais.

Maintenant, je n'en mange plus, mais après le régime allemand, c'était cent fois meilleur que les navets et les rutabagas.

Un jour, une amie de Maman reçut un bocal de café. Du vrai, pas de l'ersatz, comme nous appelions la chicorée.

Rentrée chez elle, elle prit sa cafetière, sa vieille chaussette, comme on les appelait à l'époque. C'était un pichet muni sous le couvercle d'un filtre en tissu, qui ressemblait effectivement à une vieille chaussette. Elle le remplit de café et

versa de l'eau bouillante. Mais quand elle ôta le couvercle, il n'y avait plus de café. Elle remit donc du café moulu. Même résultat. Finalement, le bocal entier y passa, mais quand la famille voulut y goûter, ils faillirent tous s'étrangler. C'était imbuvable. Le lendemain, elle demanda au soldat, comment elle devait faire pour que le café soit bon. Mais quand elle lui relata sa recette, il partit d'un grand fou rire. C'était du Nescafé instantané. Et voici comment on apprend les façons de faire modernes...

## X

Voilà ! La guerre était finie, mais il restait encore bien des choses à régler.

Les Allemands étaient rentrés chez eux, ayant perdu toute fierté, toute arrogance et toute cruauté ou avaient été faits prisonniers.

Chez nous, il restait encore des milliers de famille qui espéraient voir revenir les leurs. Pour la plupart du moins. Certaines femmes, se croyant veuves s'étaient remariées et redoutaient de voir revenir leur premier mari.

À Marseille, Tante Irène avait enfin vu ses prières exaucées. Tonton Henri était enfin revenu, blessé moralement. C'était la joie dans la famille. Joie qui ne dura guère. Tonton Henri vociférait constamment contre les Allemands qui lui avaient volé une partie de sa vie. Tant et si bien qu'un matin en partant travailler, il reçut plusieurs balles dans le corps probablement par des collaborateurs. Eh oui. Il en restait. Il n'avait eu que le temps de laisser un souvenir mémorable à ma marraine : une jolie petite fille qu'on appela Christiane. On ne retrouva jamais l'identité du meurtrier, hélas.

Certaines de mes petites amies, à l'école avaient leur père prisonnier. Chaque jour, elles espéraient le grand retour.

À l'époque la gare d'Orsay n'était pas encore un musée. C'était une gare qui accueillait les voyageurs en provenance d'Allemagne. Mon amie Lucette et



moi qui avions eu la chance de garder notre père pendant la guerre, nous allions voir si Françoise Seitz allait revoir son père.

Je garderai jusqu'au dernier jour de ma vie, les visions d'enfer auxquelles j'assistais. Des hommes, des femmes revenaient, le regard hagard, pouvant à peine marcher. Des squelettes ambulants. Ils n'avaient que la peau sur les os. Par moments, un groupe se détachait, parmi les spectateurs, et des femmes hurlantes, agitées de soubresauts se précipitaient vers un de ces squelettes qui, apeuré se cachait derrière son guide.

J'ai vu, une fois, une infirmière qui guidait un homme tenant les yeux fermés. Et pour cause. Ses paupières avaient été cousues par trois gros points de fil noir.

Pauvres gens ! On soignait leur corps ayant perdu toute apparence humaine, mais je n'ai jamais entendu parler de séances psychothérapeutiques. On ne connaissait même pas ce terme.

Au bout de quelques jours, nous arrê tâmes d'aller voir ce spectacle dégradant pour la race humaine. Le papa de Françoise revînt, mais nous avions déjà cessé d'aller à la gare d'Orsay.

Que dire, après ces cinq années de souffrance? Plus jamais ça ?

Hélas, l'humanité a la mémoire courte.

## Épilogue

En 1990, mon fils Robin Sourdou m'annonça qu'il venait de trouver du travail à l'hôpital Sainte-Anne, réservé aux vétérans canadiens. La gorge nouée et les yeux pleins de larmes, je me jetai dans ses bras. Je savais maintenant pourquoi, j'étais venue au Canada. Ce n'était pas seulement à cause de la barre Mars, mais, à travers mon fils, il me semblait que c'était une façon de dire aux vétérans, combien je leur étais reconnaissante d'être venus dans ma vie mettre tant de soleil et de bonheur.

Cependant, je me souviens de ma première visite à cet hôpital. Heureuse, j'allais enfin revoir mes grands garçons blonds aux yeux bleus. Le choc ! J'ai vu des vieux messieurs marchant difficilement. À certains, il manquait un bras, à d'autres, une jambe. Je revoyais les rangées de croix blanches aux cimetières de Dieppe, Sainte-Mère l'Église en Normandie. J'avais peine à retenir mes larmes.

Que de fierté j'éprouve, quand, souvent, je vois Robin s'arrêter dans les jardins de l'hôpital ou dans un centre d'achats pour demander à une personne handicapée et âgée si elle a besoin d'aide.

C'est le sens que nous donnons à notre vie, Robin et moi.

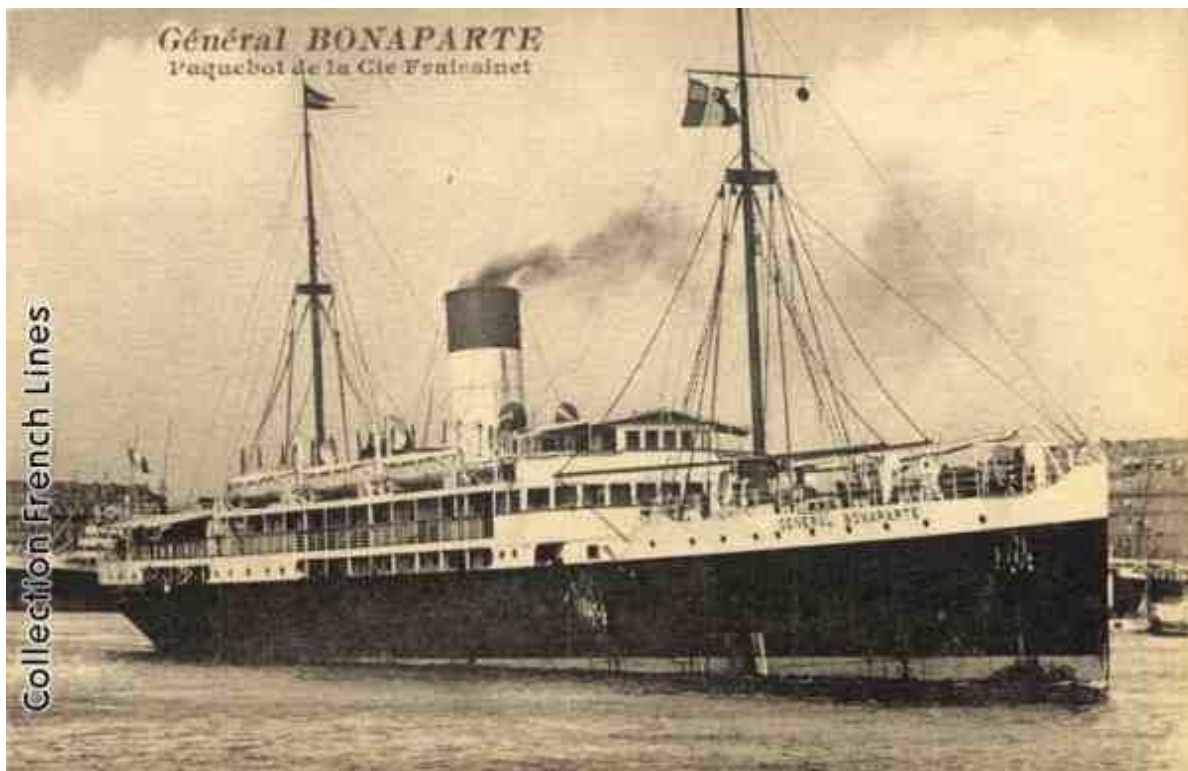
Mais je me dis toujours :

## Pourquoi les guerres ?

*Ce récit n'est pas un réquisitoire contre les guerres.  
Chacun en tirera ses propres conclusions. Il ne représente que  
les souvenirs d'une petite fille de quatre à dix ans. Il n'a  
aucune prétention historique. Il se peut que certains détails  
ne soient pas tout à fait exacts, mais c'est rigoureusement  
ainsi qu'ils sont imprimés dans mon esprit et que je les ai  
compris.*

*Ils sont parfaitement conformes à mes souvenirs.  
Malheureusement, mes parents et René ne sont plus là pour  
les attester.*

*Mireille Confortini-Sourdou*



## Le « Général Bonaparte» (Fraissinet).

Le général Bonaparte est un des rares navires laissés par les Allemands à la marine marchande française. Il

a été coulé par un sous-marin britannique, le 19 mai 1943.

